

Photo Neurdein.

L'Hôtel de Ville. La salle Maximilienne.

CHAPITRE II

L'HOTEL DE VILLE

L'Hôtel de Ville dont la flèche élégante émerge, triomphalement, en vingt endroits, des lointaines perspectives, se détache en puissant relief de son prestigieux entourage. Les siècles ne nous l'ont pas transmis intact et si, dans sa ligne générale, l'on voit revivre son aspect d'antan, ses détails, ainsi que sa distribution intérieure sont de date relativement récente. Nous avons dit ce qu'il eut à souffrir du bombardement de 1695.

Sans autrement la connaître que par les estampes ou les photographies, on sait que la façade se divise en deux parties inégales ; que la tour n'en occupe pas le centre, et qu'inégaux, aussi, dans leur développement, les deux côtés le sont de même dans leur disposition architecturale et décorative.

La partie la plus développée, la partie est, celle qui, de la rue Charles-Buls, se prolonge jusqu'à la tour, serait, dit-on, la plus ancienne. On en

fixe le commencement aux premières années du XV^e siècle, exactement à l'année 1402. Tandis que, de ce côté, les arcades du portique inférieur, comme les fenêtres du second étage sont ogivales, les baies du premier étage sont rectangulaires, chose peu fréquente dans les constructions de l'époque.

Entre le premier et le second étage, toute cette partie de la façade est



Photo Neurdein.

La Grand'Place un matin de jour de fête.

décorée d'une ligne ininterrompue de statuette, occupant des niches pourvues de pinacles à crochets. Les intervalles des fenêtres sont, en outre, à chaque étage, occupés par des statues isolées ou conjuguées. Cette décoration sculpturale s'étend aux étages inférieurs de la tour, laquelle se trouve ainsi faire corps avec l'aile droite.

Que telle ait été originairement la physionomie de l'édifice, il est permis d'en douter. Sa plus ancienne représentation, à notre connaissance, une gravure de 1565, signée Melchizédech von Hooren, en diffère sensiblement. On n'y voit pas les niches à baldaquins, et les fenêtres des deux moitiés de la façade sont identiquement cintrées et de hauteur égale, à

ceci près que, dans l'aile droite, le tympan des fenêtres, ogivales au premier étage, est aveugle.



L'Hôtel de Ville.

Photy Neurdein.

De ce côté comme de l'autre, l'intervalle entre les étages se trouve réduit à tout l'espace aujourd'hui occupé par les statuette. La gravure prérappelée est des plus rares. Elle ne se révéla que bien des années après

la restauration de l'Hôtel de Ville. Le toit y est pourvu d'un crétage tréflé. Le cadran occupe sa place actuelle dans la tourelle est. Il y figura dès l'anné 1441.

Outre l'inégalité des deux parties de la façade, une seconde anomalie se constate : le portail n'est pas dans l'axe de la tour. On a cru devoir attribuer cette bizarrerie au désir d'accroître la force de résistance de la construction. Il ne nous appartient pas de résoudre le problème. Bornons-nous à constater que le portail est par lui-même fort remarquable. Les statues qui le décorent, supportées par des consoles intéressantes, représentent les saints patrons des gildes bruxelloises : saint Christophe, saint Michel, saint Georges et saint Eloi. Ces statues sont modernes ; elles ont pour auteur Paul Bouré (1823-1848).

Plus sobrement pourvue de sculptures que l'aile droite, l'aile gauche en diffère par le nombre et la forme des fenêtres, indistinctement ogivales et qui, plus élevées, ne sont point surmontées de statuette. Seules, celles-ci encadrent les fenêtres et décorent la tourelle d'angle ouest, vers la rue de la Tête-d'Or. Intéressants sont les chapiteaux des colonnes de la galerie inférieure. On y voit se dérouler de petits épisodes dont la drôlerie confine à la caricature. Il y a là, par exemple, un homme amoncelant des sièges à coups de balai, allusion nullement improbable, on l'a fait observer, à quelque élection municipale.

Faut-il s'expliquer par une erreur de calcul de l'architecte l'existence à chacune des extrémités de l'étage, à l'aile gauche, d'une demi-fenêtre, constatée déjà dans l'ancienne estampe mentionnée plus haut ? Impossible de résoudre ce problème.

Le toit, d'élévation anormale, est pourvu de quatre étages de lucarnes, chose qui en réduit la disproportion apparente.

La tour de l'Hôtel de Ville, avec la statue de l'archange saint Michel qui la couronne, atteint, dans son ensemble, une hauteur de 114 mètres. Il en est d'infiniment plus hautes ; on en citerait malaisément de plus gracieuses, d'une élégance qui, jointe à l'heureux raccordement de ses parties, en fait l'ensemble le plus parfait du genre. Elle a d'ailleurs servi de type à diverses constructions similaires : tour de Sainte-Gertrude, à Louvain ; monument de Walter Scott, à Edimbourg ; Hôtel de Ville à Vienne ; monument de Léopold I^{er} à Laeken, etc.

La première pierre en fut posée le 5 mars 1449 par le jeune comte de Charolais, plus tard duc de Bourgogne, sous le nom de Charles le Téméraire.

Rectangulaire jusqu'au niveau de la crête du toit, la tour, est pour-

vue, à sa base, de quatre fenêtres superposées, que surmonte une galerie à jour. Octogone ensuite, la construction, forme trois étages délimités par des balcons, pour s'achever en une pyramide ajourée que termine un fleuron portant la figure de saint Michel. L'archange armé de toutes pièces, foule aux pieds le démon, et élève au ciel sa triomphante épée. Cette statue, haute de 5 mètres, est tout entière en plaques de cuivre dorées. Elle fut placée en 1455 et serait l'œuvre d'un certain van Rode, batteur de cuivre bruxellois.

Les étages de la tour sont pourvus de clochetons, pinacles octogones raccordés au corps central par des arcs-boutants du meilleur effet. L'ensemble apparaît comme un prodige de construction ; toute la partie octogone repose à faux !

L'ascension, par un escalier de 408 marches, éclairé à la lumière électrique, chaque marche bordée de cuivre cannelé, est facile et vaut d'être faite. Outre que le panorama est splendide, rien n'est impressionnant comme l'aspect du faisceau de piliers, supportés par leur seul poids, formant la pyramide finale. Il y a là un tour de force de statique et l'on frémit en songeant que non seulement le bombardement mais aussi que la foudre faillit détruire ce merveilleux ensemble.

Le nom de l'architecte de l'Hôtel de Ville n'est point connu. On attribue le plan général à Jacques Laureys, dit van Thienen, ou de Tirlemont, sans doute originaire de cette ville. Il était, en 1405, directeur des travaux de Bruxelles. Jean van Ruysbroeck († 1485) est l'auteur de la flèche. La légende populaire le montre se pendant de désespoir pour n'avoir su mettre la tour dans l'axe de sa construction.

En franchissant le porche de l'Hôtel de Ville, on se voit malheureusement amené à déplorer l'absence de souvenirs lointains évoqués par l'aspect extérieur de l'imposant édifice. La cour a la physionomie correcte et froide de quelque hôtel de préfecture. Flanquant la sortie, vers la rue de l'Amigo, deux figures de fleuves, fontaines sculptées en 1717, celle de droite par D. Plumier, celle de gauche par Dekinder.

Dans le vestibule d'entrée, précédé d'un perron, un beau carton de tapisserie attribué à Bernard van Orley, dit Bernard de Bruxelles : la *Décollation de saint Paul*, dû à la libéralité de M. C. L. Cardon. Au palier du premier étage, un ensemble de portraits assez intéressants d'anciens souverains et gouverneurs généraux : Charles II d'Espagne, l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse, Joseph II, François II, Charles, duc de Lorraine et de Bar ; Marie-Christine et son époux Albert de Saxe Teschen, Bonaparte,

par C. Meynier (1768-1832), Guillaume I^{er}, des Pays-Bas, en manteau royal, par J. Paelinck. Dans la galerie conduisant au cabinet du bourgmestre : les effigies de tous les princes de la maison d'Autriche, de Philippe le Beau, à Charles II, figures en pied, fort médiocres, peintes en 1718 par Grangé, dans une riche ornementation en style de l'époque.



Photo Neurdein.

Portrait de Marie Christine d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas.
Peinture de l'Hôtel de ville.

Les salons qu'on traverse étaient affectés originairement au Conseil de Brabant. Leurs plafonds peints et dorés, leurs trumeaux ornés de glaces, leurs tapisseries de Bruxelles représentant l'*Intronisation de Philippe de Bourgogne, comme duc de Brabant, l'Abdication de Charles-Quint, l'Inauguration de Charles VI (1718)*, forment un ensemble somptueux.

Envisagées au point de vue du style, ces tentures, œuvres des derniers fabricants de tapisseries de haute lice, Urbain Leyniers et Henri Rey-dams, illustrent malheureusement une époque de décadence profonde de

l'art flamand. Victor-Honoré Janssens, l'auteur des cartons la caractérise à un degré non moindre.

Dans la salle dite « Maximilienne », où la cheminée a pour décoration les profils accolés de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, œuvre de A. Cluysenaar (1837-1902), se trouvent des tapisseries de la *Vie de Clovis*, tissées à Bruxelles d'après les cartons de Le Brun.



Photo Neurdein.

Albert de Saxe Teschen. Peinture de l'Hôtel de ville.

Dans la même salle, un retable de grande importance artistique, œuvre du XVI^e siècle, dont la partie extérieure, en bois sculpté, doré et polychromé, est une merveille de délicatesse. Il représente la *Vie de la Vierge* et, en divers endroits, porte d'une manière apparente le mot **Bruesel**.

Détail curieux, dans la *Présentation au temple*, l'autel est surmonté d'une petite peinture représentant le *Sacrifice d'Abraham*, chose peu fréquemment aperçue dans les productions du genre.

Le bel ensemble décoratif, dont la ville de Bruxelles devint propriétaire par voie d'achat, fut, selon toute apparence, créé pour la famille ita-

lienne Pensa di Mondari, à laquelle se rapportent les armoiries, plusieurs fois répétées, qui le décorent.

La partie picturale représente, outre la *Vie de la Vierge*, celle de saint Antoine de Padoue. On y voit aussi saint Jérôme et, au revers, saint Jacques et la généalogie de la Vierge, en figures beaucoup plus grandes. Si, comme on doit l'admettre, c'est d'un pinceau bruxellois qu'émanent les peintures, l'on doit songer aussi à Jean Scherniers, plus connu sous le nom de van Coninxloo. La partie architecturale évoque par le style même le souvenir de cet artiste.

Dans la salle Maximilienne, encore, le public est admis à voir la somptueuse orfèvrerie municipale, modelée par M. Ch. van der Stappen et dont la partie décorative fut donnée par l'architecte Jean Baes. Ce splendide surtout d'argent orne, dans les grandes cérémonies, la table des banquets offerts par la ville.

L'antichambre du cabinet du bourgmestre est décorée des toiles déjà mentionnées, de J.-B. van Moer (1819-1884), représentant les quartiers de la ville disparus dans le grand travail de l'assainissement de la Senne. Ces peintures, remarquables par leur valeur artistique, ne le sont pas moins par leur fidélité documentaire.

La salle dite « Gothique » remplaça, en 1868, avec un avantage marqué, une autre de la plus extraordinaire fantaisie architecturale.

La voûte d'extrême richesse, les parois tendues de tapisseries de haute lice, forment un ensemble de grave et noble expression.

Les tapisseries représentent, par des figures isolées, les métiers et les serments de Bruxelles. Elles procèdent de la fameuse maison Braquenié frères, à Malines (1875-1881), et suivent les cartons du peintre malinois W. Geets. Leur tonalité riche et éclatante s'apaisera sans doute avec le temps. L'artiste a fait choix, pour ses personnages, du costume du XVI^e siècle. Il a voulu personnifier la Peinture en Louis Gallait (1810-1887), la Science en Pierre-Joseph van Beneden, illustre paléontologiste, enfant de Malines, vieillard imposant à la barbe majestueuse.

Contiguë à la précédente, et, comme elle, décorée en un style archaïque, est la salle des Mariages. Une vaste peinture, œuvre de M. Ch. Cardon, en couvre toute la paroi principale. Tenue dans une gamme claire et harmonieuse, cette allégorie s'adapte parfaitement à sa destination. Les appliques de lumière, avec leur figure de saint Michel, sont d'une conception gracieuse.

Les œuvres d'art répandues dans les salles, comme dans les cabinets du bourgmestre et des échevins, sont, pour le passé bruxellois, des sources d'informations précieuses.

S'il n'y a là sans doute de quoi compenser que dans une faible mesure les pertes lamentables occasionnées par le bombardement; ce n'est pas sans fierté, pourtant, que la capitale peut montrer l'édifice rajeuni que ses édiles ont, durant plusieurs générations, tenu à orner avec la splendeur digne d'une grande cité historique.

A mentionner, surtout, dans le cabinet du bourgmestre, un remar-

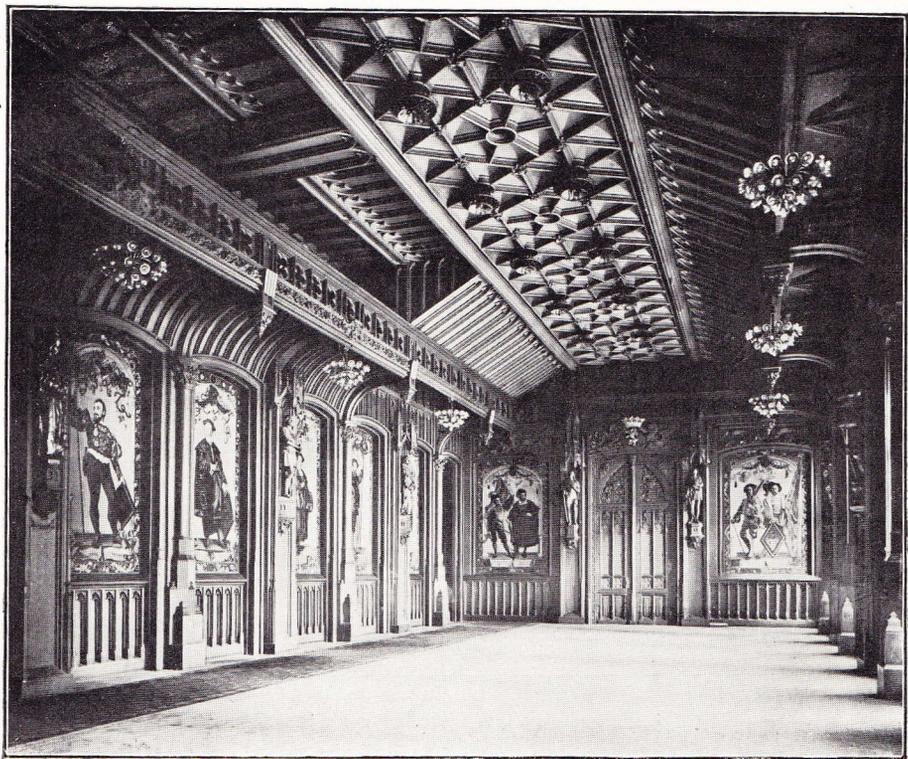


Photo Neurdein.

L'Hôtel de ville. La salle gothique.

quable portrait en pied de Bonaparte, premier Consul; dans le cabinet de l'échevin de l'Assistance publique, un tableau dit de Martin De Vos, représentant les doyens de la Confrérie de Saint-Georges agenouillés devant la Vierge; dans le cabinet de l'échevin de l'Instruction publique, un portrait d'ensemble, par Jean van Orley, des membres de la gilde des Drapiers en 1699. Ailleurs, c'est le portrait collectif des membres du Gouvernement provisoire de 1830, par Ch. Picqué (1799-1869).

Parmi les escaliers desservant les étages, deux sont remarquables

par leur décoration, œuvre d'artistes bruxellois réputés. Sur le palier de l'escalier « des Lions », escalier qui, de la place même, conduit à la salle des Mariages, deux toiles de M. Emile Wauters, compositions historiques, datées de 1876 et 1877 : *Le duc Jean IV accordant aux bourgeois assemblés la nomination de deux bourgmestres* (11 février 1421) et la *Prestation de serment de Marie de Bourgogne* (4 juin 1477). D'une exécution large et facile, ces deux pages n'impressionnent pas moins par l'éclat de leur coloris que par la vivante interpré-

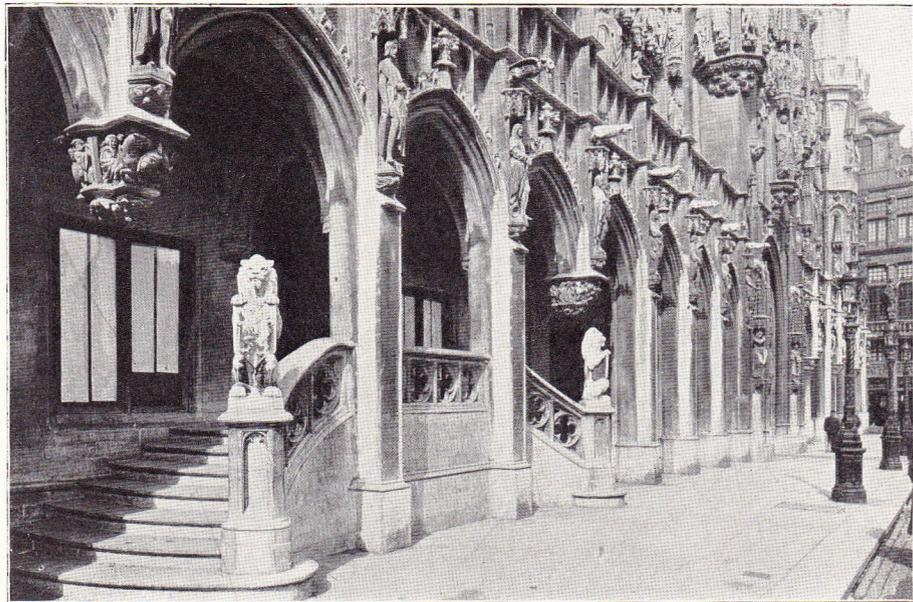


Photo Neurdein.

L'Hôtel de Ville. L'escalier des Lions.

tation des données. La seconde, surtout, appartient aux meilleures créations du brillant artiste bruxellois.

Le long du même escalier, l'on voit des statuette, en albâtre, par M. G. de Groot (1884), ayant pour objet de perpétuer le souvenir de quelques Bruxellois illustres du moyen âge. Le sculpteur a tenu à leur donner les traits des échevins et conseillers de son propre temps. Elles en auront plus d'intérêt pour l'histoire de la cité.

L'escalier d'honneur, par lequel, de la cour, on accède à la galerie précédant la salle gothique, a, pour décoration, un ensemble de peintures murales créées, en 1893, par le comte Jacques de Lalaing. Du premier palier, la voûte de la galerie est d'effet impressionnant.

L'artiste a figuré *Saint Michel abritant la ville contre les fléaux de la peste, de la famine et de la guerre*. Nous voyons, dans cette peinture, le beffroi confondant sa cime avec les nuages où plane l'archange,



Photo Neurdein.

L'Hôtel de Ville. L'escalier d'honneur,

abritant sous ses vastes ailes un peuple d'artisans et de guerriers massé sur les assises de la tour.

Idée vraiment poétique, rendue, avec une expression remarquable.

Sur les parois de la galerie et de l'escalier même, se déroulent divers épisodes destinés à glorifier, allégoriquement, la puissance municipale.

Un passage souterrain, sous la Grand' Place, relie l'Hôtel de Ville à un imposant édifice, dont la façade, non sans quelque présomption, d'ailleurs, s'oppose à la sienne.

Les Villes d'Art Célèbres



HENRI HYMANS

Bruxelles

H. LAURENS, ÉDITEUR

Les Villes d'Art célèbres

BRUXELLES

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ouvrage orné de 139 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays